

65 – 84

STÉPHANE GILLIER

65 – 84

roman

PHÉBUS

Crédit citation p. 7 :
Samuel Beckett, *Molloy*, 1951
© Les Éditions de Minuit.

© Libella, Paris, 2014.

I.S.B.N. : 978-2-7529-0987-9

«Je ne sais pas ce qui se passa alors. Mais un peu plus tard, peut-être beaucoup plus tard, je le trouvai étendu par terre, la tête en bouillie. Je regrette de ne pouvoir indiquer plus clairement de quelle manière ce résultat fut obtenu. Ça aurait fait un beau morceau. Mais ce n'est pas arrivé à ce point de mon récit que je vais me lancer dans la littérature.»

SAMUEL BECKETT, *Molloy*,
Éditions de Minuit, Paris, 1951.

DEHORS I

Farad Saadi n'avait pas d'expérience dans le domaine du bâtiment. Il n'avait jamais appris à faire du béton, à couler une dalle, c'était un professeur au départ. Il n'exerçait plus son métier depuis longtemps cependant, il avait dû changer de vie. Mais ça n'avait plus d'importance à présent, il était mort.

L'immeuble est un grand bloc de verre posé sur de petites colonnes noires, avec des ascenseurs dedans et des espaces de travail collectifs. Depuis le grand puits central, on voit, derrière les baies vitrées, les journalistes assis, qui tapotent sur leurs ordinateurs, regardent des papiers, se lèvent.

Le *Guardian* avait choisi cette architecture pour que tout le monde ait bien le sentiment d'être sur le même bateau, les gens de la version papier comme ceux de la version en ligne, le journal perdait de l'argent quel que soit le support de toute façon.

Comme n'importe quelle entreprise de presse, le *Guardian* comporte son lot d'ambitieux, de fainéants et d'incompétents, mais il y a aussi de bons journalistes, le plus souvent des femmes. Les femmes journalistes sont pugnaces et honnêtes, la plupart du temps, ou alors elles sont malhonnêtes, mais dans ce cas-là, elles font de bonnes journalistes aussi.

Dans les couloirs, il y avait de petites fontaines à eau mobiles, celles avec la grosse bonbonne au-dessus qu'il faut changer quand elle est vide. L'indépendance du *Guardian* était préservée par le fait qu'il appartenait à une sorte de fondation, le Scott Trust, et que ses pertes étaient quoi qu'il arrive éponnées par les bénéfices de ceux des autres titres du groupe qui en faisaient. C'était par exemple le cas d'*Auto Trader*, un journal

d'annonces doublé d'un site de vente de pièces automobiles. Il n'y avait pas beaucoup de journalistes femmes chez *Auto Trader*, sans qu'il faille pour autant établir un lien de corrélation entre la rentabilité d'un titre et le pourcentage de femmes dans la rédaction, ou en conclure que les femmes écrivent sur des sujets chiants qui ne font pas vendre, ou qu'on met les femmes là où il n'y a pas d'enjeu financier, enfin, ce genre de choses. Ce ne serait pas fondé, et de toute façon pas correct.

Lorsque le rédacteur en chef lui avait demandé si elle avait toujours des contacts là-bas, Adeladja Nowak avait levé les yeux au ciel, dit un gros mot ou deux, avant de répondre peut-être, que ça dépendait. Elle s'était sentie fatiguée de ses origines.

Adeladja Nowak était arrivée, brune, en Angleterre pour finir ses études, les avait effectivement finies, mais maintenant elle était blonde. On ne savait pas si elle était amoureuse de quelqu'un. Elle pourrait. Oui, effectivement, c'était le genre de fille qui devait être amoureuse, elle s'intéressait aux autres. Elle vivait en colocation avec deux autres personnes, sa chambre était la plus grande, elle appelait souvent sa mère.

Puis le rédacteur en chef lui avait raconté. Alors Adeladja Nowak s'était levée et elle était partie.

Allô?, elle avait dit en décrochant, c'était un téléphone sans fil, noir, assez simple. Et puis son visage s'était tendu et elle s'était tournée vers son mari, qui se tenait debout dans le couloir, personne n'appelait si tard normalement. C'était le supérieur hiérarchique de leur fils, il voulait savoir si eux, ses parents, ne l'avaient pas vu, parce qu'en ce qui concernait l'armée, ils étaient un peu inquiets, Madame, il aurait dû être rentré depuis vingt-quatre heures maintenant, et il ne l'avait toujours pas fait.

Pour Jean et Virginie F., analystes-programmeurs, cinquante ans, dont trente passés en Haute-Savoie, leur fils avait déjà un peu disparu ces dernières années, il s'était tellement éloigné. Et à présent l'armée aussi le perdait. Ça ne l'étonnait qu'à moitié, sa mère, qu'est-ce qu'ils croyaient, ces gens, que si elle, Virginie, elle n'avait pas réussi à lui apporter ce qu'il cherchait, ils allaient réussir, eux, qu'ils allaient le garder. Non, désolé, je ne peux pas vous aider, avait-elle répondu un peu sèchement, puis elle avait raccroché.

Elle se rapprocha de son mari, qui l'interrogeait du regard, était prêt à la réconforter, à la prendre dans ses bras s'il le fallait, elle avait l'air sonnée. Mais non, elle ne dit rien, passa devant lui et retourna dans la cuisine, le visage un peu fermé quand même. Leur fils était entré dans l'armée sans qu'ils sachent

vraiment pourquoi, il aurait pu faire tellement de choses, c'était un garçon intelligent, et maintenant il avait l'air d'en avoir eu assez.

DEDANS I

Bonneville
L'Occident (Pointe de)
Départ

En milieu de rang depuis quelques mois déjà. L'école militaire. Savoir de façon continue à quelle place vous vous situez dans le groupe, un mètre soixante-dix-huit, un milieu de rang, de colonne. Le capitaine m'avait fait demander. Ce n'était pas la première fois. Il n'avait cependant rien eu à me dire de réellement intéressant jusque-là. Le commandant de compagnie, qui avait le grade de capitaine, la fonction n'est pas le grade, un capitaine est ici commandant mais l'inverse ne pouvait arriver, se tenait assis derrière son bureau, devant moi, qui était debout, au garde-à-vous.

Le garde-à-vous est d'une technicité souvent méconnue, il fait appel aux muscles de la voûte plantaire, à ceux des épaules, doit concilier énergie et équilibre, la pointe des mains est collée au pantalon, l'avant-bras dans l'alignement exact de la partie supérieure du membre, le travail pour parvenir à un geste correct, à défaut de parfait, n'est pas négligeable, au début vous aviez tendance à plier le coude, à garder les doigts recroquevillés contre la jambe, puis, votre sergent aidant, vous progressiez. Le capitaine me regardait.

L'armée pouvait vous procurer la dose d'adrénaline nécessaire, au début, celle que vous recherchez, le son des coups de feu, les parades, les courses dans la forêt, les cris, les exercices de guerre. On rentre toujours dans l'armée par goût de

l'aventure quand on vient d'une famille sans tradition militaire, qu'on est né dans une vallée de montagne dégueulasse, près de la frontière suisse, à la fin des années soixante-dix. J'étais arrivé à l'école militaire à la fin d'un mois d'août. Il me regardait toujours, avec son œil bleu et droit.

Les premiers jours avaient consisté en une série de tâches administratives, logistiques, perception des effets militaires, visite médicale, exercices initiatiques d'ordre serré. L'on me mesura, me pesa, j'entrais dans la famille, la vue fut vérifiée aussi, et le médecin, au bout du parcours, me demanda si je prenais des traitements, si j'allais bien, si j'étais un type sain, quoi, je répondis que oui, tout allait bien, je n'allais pas lui dire le contraire. Il tamponna mon dossier, je m'étais déjà fait couper les cheveux, cela me donnait un nouveau visage, plus dur. Il avait baissé la tête maintenant, fixait cette feuille sur son bureau.

Il avait fallu s'habituer aux horaires. À cinq heures, le chef de section criait : Réveil!, la sortie brusque de la phase de sommeil surprenait, n'allait pas sans certaines souffrances, le crâne douloureux, quelques minutes, le ventre noué. Sortir du lit, faire le lit, se laver, se raser, s'habiller, le jogging bleu, se regrouper dans la cour du bataillon, partir pour la course à pied. Vous dormiez et vous couriez en même temps, les yeux mi-clos, pour vous protéger, du jour, du vent, de la réalité, puis venait l'accélération et vous étiez désormais totalement réveillé, jusqu'à l'essoufflement. Après, la douche, le petit déjeuner, qui passait trop vite, repartait déjà, ce moment de réchauffement fragile, lait, pain, beurre, il était déjà temps d'y aller. Une première année à l'école militaire consistait à acquérir l'instruction fondamentale du soldat, en somme.

Le capitaine me mit au repos et lut la feuille. L'école ne laissait pas partir ses élèves officiers d'active avant la fin de leur scolarité en situation normale, cependant il y avait des exceptions, des cas particuliers, parfois. Moi, oui, c'était un cas particulier, l'armée avait des projets pour moi, il n'était pas nécessaire de me conserver plus longtemps en Bretagne à batifoler dans les bois, à attraper des tiques dans les bruyères, à effrayer les filles les week-ends de permission.

Les mains posées sur la feuille d'instruction, qu'il ne lisait plus, le capitaine demanda, pour la forme, si le renseignement pouvait m'intéresser, me dit qu'il avait été décidé de m'orienter dans cette direction, que je ne pouvais qu'en être honoré, que c'était une voie prestigieuse (c'était faux, ce type d'affectation compromettrait votre avancement dans la carrière), que l'armée avait des projets pour moi.

Il bougea un peu les mains encore, et puis il dit, enfin, voilà, votre formation ici est terminée, l'armée a des projets pour vous, vous êtes reversé là-bas, au premier septembre. Il hésita un moment, regarda dans le vide, fut sur le point de dire rompez, puis, non, finalement, il se leva et vint me serrer la main. Il dit, un peu patriotique, l'œil un peu humide, presque, mais bleu encore, un bleu humide donc, bon vent mon lieutenant, et c'était fini.

Proche du diplôme universitaire, l'odeur de la ville avait commencé à pourrir dans mes narines, les cafés, les femmes au poil soyeux, les librairies, tout m'était devenu progressivement insupportable, tel un mensonge immense au sein duquel mes propres mensonges n'avaient plus aucun sens, aucun avenir. J'avais essayé de coucher encore un peu avec quelques filles, pour la forme, mais l'envie n'y était plus, l'armée était devenue la seule porte de sortie possible.

Il avait fallu s'entraîner, dans des parcs, des bois, les canards, l'ennui, courir entre les ponts, la cathédrale (Paris), tel un gros lapin sourd à l'architecture, le jarret tendu par la nuit.

J'avais passé le concours en juin, halluciné et nerveux, avais marché jusqu'à un point de rendez-vous, d'autres types étaient là, saisis par le froid de l'aube, des corps fins et durs. À l'oral, un colonel m'avait demandé quel animal j'aurais aimé être, j'avais dit le lion bien sûr, et il avait continué à poser des questions, aimais-je la vie en collectivité? oui, oui, j'étais allé en colonie de vacances, oui, les fraternités viriles, c'était bien, supporterai-je la vie de garnison? oui, la garnison, l'ascèse, un idéal, la forêt, les bouts du monde, ce genre de choses. Et j'avais été reçu.

Lorsque j'avais annoncé à mes parents mon entrée à l'école militaire, ils avaient été heureux de la nouvelle, fonctionnaire, il y avait la sécurité de l'emploi, un mécanisme de retraite

complémentaire, et j'avais compris que ma course vers les marges de la normalité serait semée d'obstacles.

Alors, le renseignement, d'accord, oui, pourquoi pas, la ruse et les mensonges, c'était bien, c'était excitant. Inventer des histoires, ne pas avoir à les vivre, c'était plus rapide, plus intense, avec des artefacts, des raccourcis que le réel refusait. L'armée, à l'inverse, c'était une certaine propension à faire face au réel, l'adrénaline retombée, exécution d'ordres simples et directs, répétition des tâches, maintien des hommes dans le cadre. Je n'allais être qu'un officier moyen dans les troupes régulières, à une fonction de commandement classique, avec la gestion de soldats, de tâches administratives, et ce corpus de règles qui ne changeaient que très lentement.

Je marchais, perplexe, enthousiaste peut-être, l'aventure enfin, entre les baraques, le camp était désert, la place d'armes aussi, pour rentrer au dortoir.

J'avais eu cette expérience de l'étranger avant l'armée, un consulat, des expatriés. Les syndicats universitaires avaient eu beau m'expliquer que ces stages non rémunérés favorisaient les fils de famille – une capitale, même pauvre, grise, violente peut-être, coûtait de l'argent –, cela ne m'avait pas freiné, la révolution était loin de ma classe sociale, pleine d'ambition, d'espoir, mes parents avaient payé et j'étais parti.

Peut-être que l'armée m'envoyait dans le renseignement en raison de ce stage. Il fallait bien s'entendre avec les gens des Affaires étrangères dans ce métier, être capable de rester calme loin de chez soi, même désœuvré, même perdu. Je m'étais bien comporté dans l'ensemble durant ce séjour, n'avais rien fait de notable, en bien ou en mal.

Ça avait été Istanbul. Ça aurait pu être Damas, mais il n'y avait pas la mer à Damas, alors ça avait été Istanbul. J'étais arrivé là-bas un soir d'août, dans un costume en acrylique que j'avais mis sur moi pour ne pas le froisser dans la valise. Le secrétaire général du poste m'avait recommandé un hôtel où passer quelques jours, le temps de trouver un logement permanent, il faisait un prix pour les Français. J'avais téléphoné avant de prendre l'avion, avais réservé une chambre, vingt-cinq